

# Un homme pratique

Autor(en): **Bernard, Tristan**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 34

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222722>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## UN HOMME PRATIQUE

**L**A voiture était venue me chercher à cinq heures du matin. J'attendais, depuis un quart d'heure déjà, à la porte de chez moi, avec mon casque de route, mes lunettes menaçantes et une forte valise. Puis, nous étions allés prendre Frédéric, qui portait une espèce de surôit et un masque. Il installa à côté de mon bagage un sac de voyage, et nous partîmes chez Gédéon, qui, lui, n'était pas devant sa porte. Nous dûmes éveiller son concierge, qui l'appela au téléphone... Et dire qu'il avait absolument insisté la veille pour qu'on avançât l'heure du départ ! Il nous retardait froidement de vingt minutes. Naturellement, une fois descendu, ce fut lui qui nous attrapa et de quelle façon ! Il était prêt depuis très longtemps. Il nous avait d'abord attendus à la fenêtre, et, de guerre lasse, était rentré s'asseoir dans sa chambre. Il pensait que le mécanicien cornerait. Mais le mécanicien n'avait pas corné...

— Comment ! il a corné plus de dix fois !

— Alors, c'est que vous avez une trompe qui ne s'entend pas.

Vous pensez bien qu'il n'arrêta pas de mentir. Il était resté couché tout simplement une heure de plus que nous, en se disant qu'il serait toujours temps de se lever quand il nous entendrait. Il valait mieux le laisser dire... Mais, comme il s'installait à côté du chauffeur, nous remarquâmes qu'il n'avait pas de sac de voyage.

— Eh bien, et ton sac ? Tu l'as laissé en haut ? Mais il haussa les épaules.

— Je n'ai pas besoin de tous ces embarras. J'ai tout ce qu'il faut sur moi. Vous ne savez pas voyager... Passe-moi plutôt une cigarette...

— Tu ne vas pas fumer en phaéton ? Tu nous enverras du feu dans les yeux.

— Ne t'occupe pas de ça.

— Comment ? Que je ne m'occupe pas de ça ?

— Je fume simplement pour la sortie de Paris. Ferme. Et donne-moi ta boîte d'allumettes... Et prête-moi aussi tes lunettes, puisque je suis devant.

La voiture gagnait l'Arc de triomphe et le Bois.

\*\*\*

Jusqu'à Versailles, on alla plutôt doucement. Mais, une fois sur la route de Rambouillet, on commença à filer à gentille allure. Cette brute de Gédéon continuait à fumer.

— Mon vieux, tu es agaçant. J'ai manqué recevoir une cendre dans l'œil. Cesse de fumer ou rends-moi mes lunettes.

— Non, mon vieux, je les garde. Mais je vais jeter ma cigarette. Encore trois ou quatre bouffées.

— Je ne comprends pas le plaisir que tu as à fumer en auto.

— Moi, je le comprends.

— Il te faudrait, dans ce cas-là, une petite pipe couverte.

— En as-tu une ?

— Oui, j'en ai une. Tu en trouveras une pareille à Chartres.

A Chartres, il n'en fut plus question. Gédéon, d'autorité, déclara qu'on ne s'arrêterait pas. On avait perdu du temps au départ, qu'il fallait absolument rattraper.

On dut s'arrêter tout de même à la suite d'une crevaisson, dans un petit village. Gédéon, qui n'avait pas de monnaie, nous demanda vingt sous pour s'acheter des cartes postales. Puis, il lui fallut des timbres. J'avais un petit carton de figurines, qu'il trouva très pratique. Il prit ce qu'il lui fallait pour ses cartes.

— Je garde le reste pour les besoins futurs de notre petite troupe, dit-il en mettant le carnet dans sa poche.

\*\*\*

Nous arrivâmes pour dîner à Angers, où nous dûmes passer la nuit. Nous avions trois bonnes chambres à l'hôtel. Gédéon avait pris celle du milieu, qui faisait le coin sur la place.

— Mes enfants, dit-il, moi j'avais la place de devant. Je ne descends pas dîner avant d'avoir

procédé à un nettoyage soigné. Qui est-ce qui a de l'eau de Cologne à me prêter ?

Nous mîmes à sa disposition chacun un flacon d'eau de Cologne. Il flaira les deux bouteilles et en choisit une. Dix minutes après, je le vis entrer dans ma chambre.

— As-tu, me dit-il, une brosse à dents neuve ?

— J'en ai une, mais elle n'est pas tout à fait neuve.

— Comment ? s'écria-t-il, quand tu voyages, tu ne peux pas t'acheter une brosse neuve ?

Il s'éloigna vers la chambre de Frédéric, puis revint triomphalement, tenant une brosse à dents toute neuve à la main.

— Tu vois, me dit-il, Frédéric n'est pas comme toi.

— Mais, est-ce qu'il ne se sert pas de sa brosse ?

— Ce n'est pas la peine, ce soir. A l'arrière, vous n'aviez pas de poussière. Tandis que moi, je ne boulotais que ça. Mais, mes petits vieux, comme je ne suis pas tout à fait prêt, vous allez me faire le plaisir de descendre et de faire préparer le dîner.

Nous descendîmes, Frédéric et moi. Installés dans la salle du restaurant, nous attendîmes l'arrivée de Gédéon.

— Il est tout de même un peu épatant, dit Frédéric. Il m'a pris ma brosse à dents, ma brosse à habits et mon peigne. Il m'a demandé également de la pâte dentifrice, ma lime à ongles, mon coupe-ongles, et m'a attrapé parce que je n'avais pas de poimade pour les ongles.

— Mais enfin, je me demande où il met son linge de rechange. Car il ne va certainement pas voyager pendant huit jours avec la même chemise, le même caleçon, la même paire de chaussettes, sans compter qu'il n'a pas non plus de chemises de nuit.

— Peut-être s'achète-t-il du linge dans les villes. Je connais des gens comme ça.

— Moi, je connais Gédéon. Ce n'est pas beaucoup dans ses idées. Il aime à acheter au plus juste prix.

— Comment fait-il alors ?

— On va lui demander ça.

Nous lui posâmes la question quand il arriva enfin se mettre à table.

Pour toute réponse, il sourit, releva légèrement de sa main gauche la manche droite de sa veste, en découvrant son poignet.

J'ai quatre chemises très fines, l'une sur l'autre. J'enlèverai tous les deux jours ma chemise de dessous. J'aurai donc, successivement, quatre, puis trois, puis deux chemises, puis une seule chemise sur le dos. C'est d'autant mieux compris que nous sommes au mois de juin et que la température s'élève de jour en jour. Pareillement, j'ai pris trois caleçons. Quant aux chaussettes, j'en ai plusieurs paires de rechange dans mes poches.

— C'est bien imaginé. Mais, enfin, où mettras-tu ton linge, une fois que tu t'en seras servi ?

— Mon linge ? Je le mettrai n'importe où...

Dans vos sacs, par exemple...

— Mais, ce n'est pas tout ça. Qu'est-ce que vous avez commandé pour dîner ?

Tristan Bernard.

## LES MARMOTTES

**M**AZERIA, alpage de la haute vallée de Bagnes, couvre les deux versants au pied desquels passe la Dranse tumultueuse. Au levant, le pâturage s'étend du torrent de Merdasson aux gorges de Mauvoisin et, en amont, il se confond avec le domaine des chalets du massif du Pleureur. C'est, par excellence, le paradis des marmottes. Depuis plusieurs années que je parcours cette région, je n'ai jamais foulé le sol de Mazéria sans apercevoir quelques spécimens de ce gracieux habitant de nos montagnes.

Au début d'août, entre dix-sept et dix-huit heures, près des abris que les bergers avaient momentanément délaissés, hissée sur un bloc et assise sur les pattes de derrière, une marmotte de la taille d'un gros chat se montra soudain. Elle était d'une teinte grise un peu plus foncée que

celle de la pierre et l'on distinguait nettement sa queue touffue et sa tête dressée. Immobile, elle se confondait presque avec la roche. Sentinelle aux aguets, elle ne révélait sa présence que par son sifflement joyeux. Bientôt, à quelques mètres d'elle, une seconde apparut, frétilante, dans la même posture familière, regardant à droite et à gauche. Puis, au bout de deux ou trois minutes, une troisième, plus petite et de couleur claire, sortit de la case de pierres brutes, fit un bond rapide et vint s'asseoir à égale distance des autres. Une famille, sans doute, qui avait quitté son trou obscur pour jouir, un instant, de l'air et du soleil parmi les fleurs.

Je braque mes jumelles sur cette vision d'idylle. Il me prend la folle envie de m'approcher. Le kodak est prêt pour un instantané, mais, hélas, je suis beaucoup trop loin. Je m'avance, en tapinois, mais, avec une promptitude inouïe, le trio pirouette et disparaît.

— Faudra repasser demain, me fit, à ce moment-là, la voix narquoise du guide Felley, — qui m'avait reconnu et m'attendait sur le chemin, — les marmottes, voyez-vous, c'est comme les filles d'aujourd'hui, il faut les prendre au berceau ; on les met dans sa poche, on les élève et elles ne bougent plus. A. Mex.

**Mot d'enfant.** — Le petit Bob est parti pour l'Amérique avec ses parents à bord d'un transatlantique. Comme le temps était assez gros, le navire roulait avec une certaine force.

— Est-il vrai, demanda l'enfant au capitaine, que l'on calme les vagues avec de l'huile ?

— Oui, mon garçon, dit l'officier, pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que j'ai dans ma cabine une bouteille d'huile de foie de morue, et j'ai pensé qu'il vaudrait mieux la faire prendre à la mer qu'à moi !

## SURMENAGE

**L**N jeune homme qui se surmène, dans son bureau, consulte un savant docteur.

— Et vous ressentez des douleurs partout ?

— Oui, docteur. C'est comme une courbature générale. Ajoutez-y des maux de tête fréquents, des maux d'estomac...

— Oui..., oui. (*L'auscultant.*) Le fond n'est pas mauvais et nous avons des ressources. Voyons, que faites-vous ?

— Je suis au bureau des...

— Vous ne travaillez pas trop ? Qu'est-ce que vous faites ?

— Je lis les journaux, je fais des bordereaux, je classe des lettres...

— Que ressentez-vous quand vous avez classé des lettres ? Rappelez-vous bien.

— Heu !... Très peu de chose, je l'avoue... Je suis content de n'avoir plus à classer des lettres et de pouvoir aller me promener à bicyclette.

— En somme, vous éprouvez plutôt une certaine joie. La lecture des journaux ne vous donne-t-elle pas des migraines ?

— Si.

— Et à quoi vous occupez-vous pendant les vacances ?

— J'ai fait, hier, deux cent huit kilomètres.

— A bicyclette, naturellement ?

— Oui, vingt de plus que Jules ?

— Vingt de plus ? Diable !...

— Savez-vous, docteur, que je suis seul de mon bureau qui puisse aller de Lausanne à Aigle en deux heures.

— Bigre ! Vous me paraissez doué pour les exercices du corps !

— Et je suis capable de sauter à pieds joints sur le pupitre du chef de service.

— Oh !

— Je porte trois cents carnets à bras tendus.

— Alors, depuis que vous êtes en vacances ?

— La bicyclette, la course, le foot-ball, le canotage, le tennis, le...

— Bien. Et combien avez-vous de jours de vacances dans une année ?

En comptant les vacances réglementaires, les mariages des membres de ma famille, les fréquents décès de ma sœur Ursule, mes maux de dents et le reste, cela fait cent cinquante jours dans l'année.